

La place des hommes dans la cité des femmes

Conférence d'Éric Laurent à Nantes, le 18 mai 2019

Je vous remercie pour votre introduction. Je vais essayer de déchiffrer le texte que vous venez d'entendre, dont la complexité relève du chef-d'œuvre. Lacan, en effet, y introduit la grande bascule de son enseignement qu'est le déplacement du phallocentrisme freudien.

« La place des hommes dans la cité des femmes » en pensant au scénario du film que Federico Fellini n'a pas tourné¹. En effet après avoir filmé *Juliette des esprits* – film dans lequel il mettait en scène le désordre de son couple et la folie de sa femme – Fellini passe par un période étrange, par un abattement particulier. Entre *Juliette* et *Satyricon* une étrange visite à l'art Romantique et aux morts –, il tient à mettre en scène une version de *La Divine comédie*, un voyage² dans l'au-delà marqué, comme celui de Dante, par la présence féminine – un au-delà présidé par la Vierge et l'enfant Jésus d'où le père est spécialement absent. Cette rencontre de l'au-delà du mystère de la cité des femmes se fait à l'occasion d'une catastrophe aérienne vécue, dans un rêve mortel, comme un atterrissage en douceur sur la place d'une ville étrange dominée par une énorme cathédrale gothique comme celle de Cologne. Voilà la place où atterrit Giuseppe Mastorna dans la cité des femmes, la cité du jugement dernier. Que l'au-delà soit présidé par LA femme n'est pas seulement l'idée de Dante. Elle est reprise aussi dans le roman de Philippe Sollers, *Femmes* qui conclue son premier paragraphe sur ce dire : « Le monde appartient aux femmes c'est-à-dire à la mort, là-dessus tout le monde ment »³. Mastorna rencontre d'abord le petit Jésus et cette rencontre se fait sous la forme d'une scène de cabaret. Une odalisque exécute une danse du ventre qui se transforme peu à peu en une série de convulsions toujours plus forte, toujours plus atroce, jusqu'à ce que finalement, elle mette au monde un bébé.

Ensuite, la rencontre avec la Vierge est tout autre que dans la version de Dante. Chez ce dernier, la figure de la Vierge était théologiquement complexe : au début du chant 33 – dernier chant dans lequel Dante a une vision de la Vierge et s'adresse à elle : « Vierge, mère, fille de ton fils, terme fixé d'un éternel décret »⁴. Fellini, lui, met en scène la rencontre tout autrement. Je cite son scénario : « sur la scène une femme magnifique avance vêtue d'un manteau de vison de brocart avec une parure de diamant, une Vierge profane. Dans cette cité, Fellini décrit la mort

¹ *La cité des femmes*, 1980 (La città delle donne, titre originel en italien)

² *Le voyage de G. Mastorna*, 1966.

³ Sollers, P., *Femmes*, Paris, Folio Gallimard, 1985.

⁴ Alighieri, D., *La Divine Comédie*, chant XXXIII, Paris, Hachette, 1997.

qui n'est pas le repos, mais qui est encore plus chaotique que le monde des vivants ». Cette vision et l'Antiquité qu'il décrira dans *Satyricon* sont des descriptions du monde dans lequel vivait Fellini : le désordre amoureux des années 1970. Ces manifestations des désordres amoureux et de la jouissance s'inscrivent à l'intersection entre le niveau clinique et le niveau politique. C'est ce qui fait que l'approche sociologique ne suffit pas pour en parler de façon juste. Nous le sentons d'ailleurs par l'inquiétude des sociologues de la jouissance qui tentent de mettre en valeur les phénomènes qui relèvent de ce domaine. J'appellerai cette inquiétude, *l'angoisse des sociologues*. Le numéro de décembre 2018 du magazine américain *Via Atlantic* en portait un témoignage dans un article intitulé : « *Pourquoi les jeunes ont-ils si peu de relation sexuelle ?* Et comme sous-titre : *Malgré l'allègement des tabous, des développements des applications de rencontre. Les Américains sont au milieu d'une récession sexuelle* ». Au long de l'article, le journaliste interroge sociologues, psychosociologues, spécialistes des pratiques sexuelles. Ces derniers constatent au travers de tous une variété de mesures plus ou moins démonstratives – dans le goût américain – qu'il semble bien se dessiner une tendance à la fatigue sexuelle. Cela fait que malgré ou à cause – c'est discuté dans l'article – du développement des applications de rencontre comme *Tinder*, *Bumble*, *Batch* ou *OkCupid*, la séparation entre les sexes se renforce et chacun préfère rester chez soi à se masturber devant le porno de son choix. À la fin de l'article, l'auteur s'inquiète du déficit démographique important que cela peut produire et des conséquences funestes pour les États-Unis d'Amérique. Cet article a le mérite d'actualiser à l'heure des applications et des réseaux sociaux ce que Lacan constatait sur le rapport entre les sexes dans les années 1970. Bien avant les *smartphones* et les *apps*, alors qu'il n'y avait que la télévision et ses spectacles érotiques, Lacan disait dans un entretien : « La sexomanie envahissante n'est qu'un phénomène publicitaire, que le sexe soit mis à l'ordre du jour et exposé au coin des rues, traité comme un quelconque détergent dans des carrousels télévisés ne comporte aucune promesse de quelque bénéfice, je ne dis pas que se soit mal, il ne suffit certainement pas à traité les angoisses et les problèmes particuliers, il fait partie de la mode, de cette feinte libéralisation qui nous est fournie comme un bien accordé par la soi-disant société permissive»⁵. Au fond, avec les applications, nous retrouvons le même phénomène.

Un deuxième symptôme de cette angoisse à propos de ces phénomènes de jouissance nous amène sur la portée à donner, un an et demi après le lancement mondialisé du mouvement *Me Too*, aux conséquences que ce dernier a eues sur le rapport entre les sexes. Ce mouvement de la civilisation vers une maîtrise de la violence sexuelle ne doit-il pas être mis en regard de la

⁵ Lacan, J. « Entretien au magazine Panorama », *LCD* n. 88, Paris, Navarin, 2014.

régression, parfois violente, à des attitudes machistes bravaches et revendiquées ? Sur ce point est accrochée la corrélation entre le mouvement de la libération de la parole des femmes et la montée des leaders populistes qui mettent toujours en avant une volonté de brider les femmes et les droits des homosexuels sous des prétextes religieux ou de restauration de la tradition. C'est le cas pour tous les leaders populistes depuis Poutine, Erdogan, Xi Jinping, Duterte, Victor Orbàn, etc. Aux USA, le duo entre le bouffon Trump et le très sérieux vice président Mike Pence ne vise à rien de moins que de revenir sur le droit à l'avortement. Une loi récemment passée par l'état de l'Alabama va dans le sens d'une restriction jamais atteinte jusque-là. Tous mettent en avant la valorisation de la famille dite traditionnelle et la menace du désordre amoureux. Dans tous ces symptômes, nous distinguons à la fois avancée et retour, action et réaction qui témoignent bien d'un désordre qui ne trouve pas à s'ordonner selon la fiction d'un progrès qui viendrait à s'incarner dans l'histoire comme le pancras d'un savoir portant sur les choses du sexe et de la jouissance. La politique de la sexuation n'est certainement pas à concevoir comme ordonnée par un progrès, mais comme une conquête de l'égalité des droits – ce qui est autre chose. L'angoisse des gouvernants du signifiant-maître devant les désordres amoureux est très lacanienne. S'il y a quelque chose qui est particulier à cette orientation dans la psychanalyse, c'est ceci que Lacan a pu formuler : l'être parlant se perd au niveau de la relation sexuelle. Ce qui pour Freud était extrêmement solide, au point qu'il l'a appelé le roc de la castration, devient pour Lacan un point insaisissable, une perte, quelque chose qui ne vient pas à se rencontrer. Que le sujet se perde dans la relation sexuelle peut être mis en relation avec un des aphorismes les plus connus de Lacan : « La femme n'existe pas »⁶. Ce qui existe par contre, c'est-à-dire ce qui a une existence logique, ce sont les femmes, une par une. Pour Freud, ce qui était solide dans l'expérience analytique était la libido mâle, la jouissance phallique. Alors que du côté des femmes, l'insaisissable – ce qui était finalement pour Freud le : *Que veut une femme ?* – est resté une question. Il a utilisé cette expression dans les années 1930 avec Marie Bonaparte en lui disant : « ce que veut une femme, c'est toujours un mystère pour moi »⁷. Evidemment, la jouissance phallique a un côté solide. Par exemple, la pornographie s'est développée en présentant une recherche sur comment industrialiser le rapport entre un scénario et une jouissance phallique en mettant au point le *Hashtag* parfait qui amènera le plus de clics sur un énoncé. Des algorithmes calculent énormément sur ces gigantesques plateformes pornographiques fort étudiées. Mais du côté des femmes, on ne sait pas bien comment elles jouissent, on ne sait pas comment systématiser cela. Il peut toujours y avoir des recours : allons

⁶ Lacan, J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 537.

⁷ Freud, S., « Sur la sexualité féminine », Paris, Press, 2017.

faire de la pornographie féminine, par exemple – mais il est clair que cela ne débouche sur rien. Il y a une difficulté à définir la possibilité même qu'il y ait une perversion féminine, comme le dit Lacan. La chose n'est pas cliniquement établie. Par contre, Lacan s'est mis à transformer ce que Freud avait établi avec le phallus – qui est une écriture de la jouissance côté masculin. Lacan s'est mis à écrire non seulement ce phallus articulé à $-\phi$, autrement dit à la castration côté masculin, mais il l'a également écrit grand phy- Φ , lettre qui, elle, ne réponds pas à la castration et qui est aussi bien du côté masculin que du côté féminin. Il y a quelque chose de la jouissance qui ne passe pas par les fourches caudines de la castration et qui permet de dégager à côté de ce qui est à proprement parler la libido masculine, une autre jouissance – celle qui se refuse à la négativation et qui, précisément, est aussi bien du côté féminin que du côté masculin. C'est ce qui fait que cette jouissance soit incarnée au-delà de la question phallique. Nous pouvons également dire que les femmes, parce qu'elles ne sont pas encombrées de l'organe, peuvent incarner une par une cette jouissance au-delà du phallus. Lacan pouvait dire plaisamment : Les femmes n'ont pas l'angoisse du propriétaire. Elles sont plus à l'aise pour incarner ce *plus-de-jouir* qui ne peut passer sous la castration et nous voyons comment les femmes viennent incarner le lieu d'une jouissance supplémentaire qui, même dans notre époque globalisée, n'en reste pas moins séparée selon les civilisations. Ce matin vous avez entendu ce que Mohamed Ennaji a développé sur les rapports entre le corps des femmes et l'Islam. Dans notre civilisation globalisée où il existe une adaptation omniprésente au capitalisme, les versions chinoise, américaine ou européenne sont néanmoins des versions différentes dans lesquelles règnent le fétichisme de la marchandise. Mais à ce fétichisme de la marchandise – par exemple, le désir répandu sur l'ensemble de la planète d'avoir un smartphone – répond, selon les versions du capitalisme, à l'élaboration du symptôme féminin différencié ; autrement dit, un point réel d'une jouissance qui fait écho au capitalisme global.

Cette jouissance au-delà du phallus vient non seulement s'incarner sur la position *femme*, mais elle se distribue également à l'intérieur de ce que l'on peut appeler les communautés de jouissance. Celles-ci explorent explicitement chacune le rapport entre la jouissance phallique et celle qui est au-delà. Les communautés LGBT se construisent comme espace de discours autonome où l'exploration du désordre des jouissances qui envahissent les corps et les déportent fait lien social entre ses membres. Le lien social ne se situe plus au niveau d'un idéal commun, mais au nom d'une exploration commune de ce qui ne peut pas s'inscrire ou se réduire – d'une jouissance non négativable. L'égalité des droits entre hommes et femmes quel que soit leur orientation, ou désorientation sexuelle, l'effondrement du système machiste fait surgir des

terreurs nouvelles et met au jour des angoisses de castration masculines ainsi réveillées. La figure du machiste jouisseur à la Trump est une sorte de pantomime de ce qui serait le sans limite de la jouissance féminine, comme celle du drogué qui veut s'affranchir, par l'illimité de la drogue, de la retombée phallique. L'enjeu de l'articulation des deux jouissances, la jouissance phallique et son au-delà, est de situer ce qui fait que quelque soit l'égalité des droits, une femme reste toujours radicalement Autre pour un homme. Et c'est alors qu'elle peut être symptôme et non surmoi infernal et mortifère. La jouissance dans la cité des femmes, où les hommes ont leur place selon Lacan, n'a rien d'un hédonisme. Elle se sépare entre ce qui est la jouissance au-delà de la limite phallique, celle qu'au-delà de la castration l'homme imagine, et l'illimité qui se civilise par son inscription du côté féminin de la sexuation. Il n'y a pas de chiffre pour ça quelque soit la forme du Un considéré. Le déclin des idéologies, des grands récits de ce qui faisait l'universel du bien commun sous la forme d'un idéal partagé met au jour une concurrence entre jouissances multiples qui ne peuvent se résoudre dans l'unité. Mais pour autant, l'absence de grand récit commun qui fait notre époque a une autre conséquence : tous les récits sont remplacés par une seule exigence, celle de la science. Le règne de l'*evidence-based* en étend maintenant les puissances au-delà du domaine strict de la science. On chiffre tout dans les fausses sciences comme le *management* peut l'incarner parfaitement. Et dans ce chiffre généralisé, l'humanisme même, c'est-à-dire la notion même d'un universel, paraît dépendre maintenant strictement de l'universalisation de la science. Je renvoie pour cela au cours de Jacques-Alain Miller de 1985. Dans un extrait publié dans la revue *Mental* à l'époque, il s'adressait à l'association SOS Racisme pour mettre au jour ce paradoxe. L'humanisme de notre époque, l'universel de l'homme ne se soutient plus d'une communauté de valeurs ou de culture, mais d'un seul support : le sujet de la science. Je le cite : « C'est un fait que l'humanisme universel ne tient pas, [...] qui n'a d'autre support que le discours de la science - droit au savoir et contribution au savoir. L'humanisme universel est une absurdité logique qui revient à *vouloir que l'Autre soit pareil* [...] or l'Autre a une singulière propension à se manifester comme pas pareil précisément [...] Cela désoriente le progressisme qui fait fonds sur le progrès du discours de la science comme universel pour obtenir une uniformisation. »⁸ C'est le grand espoir hugolien de sauver l'humanité de la misère par le savoir. J.-A. Miller, dans ce texte, note qu'il y a un double mouvement dans la science : « Certes, la science est profondément déségrégative, [...] elle est déségrégative dans cette conséquences techniques [...] c'est parce que son discours exploite un mode très pur du sujet, un mode universalisé du sujet. Le discours de la science est

⁸ Miller, J.-A., « Les causes obscures du racisme », *Mental n. 38*, 2018, p. 143.

fait pour et par tout un chacun qui pense *Je pense, donc je suis.* »⁹ Il suffit d'articuler le *Je*, cet être, à *Je pense, donc je suis*, ça annule tout le reste, croyance etc. Il suffit d'être ça, pour pouvoir avoir accès au savoir en tant qu'universel. Par là donc, il y a d'abord libération, déségrégation, mais aussi annulation des particularités et donc uniformisation. C'est pourquoi la déclaration de Lacan était surprenante, dans les années 1970, lorsqu'il notait : « notre avenir de marché commun trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation »¹⁰.

D'un côté, nous avons donc l'extension du marché commun comme espace de calcul. Par exemple en Europe, le grand marché commun – appelé marché unique –, qui a une monnaie commune, permet l'extension du calcul commun et des procédures jusqu'à la globalisation la plus complète. Mais d'un autre côté, le calcul accentue également ce qui va résister à l'inclusion. La globalisation produit la révolte des *laissés-de-côté* de celle-ci. Bien sûr, ce sont les laissés-pour-compte économiques parmi lesquels, en France, les gilets jaunes et d'autres ont permis d'en réveiller la figure et d'en renouveler la pensée. Mais il y en a bien d'autres : ceux qui résistent à l'universel sans particularité. Alors ce peut être dans l'Europe des Nations, des nations particulières comme l'Irlande, la Catalogne, l'Écosse, qui sont des nations à l'intérieur d'états complexes et où les mouvements de révoltes, d'insurrections indépendantistes ne sont pas liés nécessairement à la misère économique. Quelque fois cela peut être justement parce qu'ils sont trop riches, comme pour la Catalogne qui veut reprendre ses billes et se débarrasser de l'Andalousie. Cet argument économique peut jouer aussi bien en plus ou en moins. Nous avons d'autre part dans l'histoire européenne la colonisation qui revient comme un boomerang séparer les divers peuples issus de cette colonisation et qui se retrouvaient au sein des mêmes marchés communs. En Amérique – du Nord et du Sud –, on a aussi les peuples indigènes qui, de la Terre de Feu à l'Alaska, revendiquent la reconnaissance d'une culture et de droits qui ne peuvent se résorber dans le marché commun. Depuis les Mapuches au Chili jusque chez les Inuits, les utopies sociales du XIX^e siècle, appuyées sur la révolution industrielle, ont rêvé de la résorption de toutes ces particularités dans l'uniformisation des processus de production. C'était un rêve !

Bien entendu, ce n'est pas la même revendication des particularités de jouissance quand il s'agit de phénomènes de masse ou lorsqu'il s'agit de protestations au niveau subjectif. Mais du point de vue de la logique de la jouissance, le particulier et l'universel se rejoignent. Les insurrections

⁹ *Ibid.*, p. 145.

¹⁰ Lacan, J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 257.

de la jouissance ne cessent pas de manifester que les savoirs scientifiques qui se proposent pour traiter les processus d'addictions de toutes sortes – des plus sublimées, particularités des cultures, aux plus toxiques, particularités des substances – échouent à se résorber dans l'universel. Le sujet de la psychanalyse, hérité du sujet universel de la science, est un sujet qui s'est séparé de toute sagesse héritée de la tradition. Et ce sujet dont parle la psychanalyse, qui est aussi bien celui de la civilisation de la science, tente de recréer, à coups de superstitions *New Age*, une sorte de néo-tradition comme dans les fêtes californiennes du style rassemblement *Burning Man*, où la contemporanéité se propose de donner en spectacle le traitement de toutes les jouissances dans une sorte de parade des fiertés technologiques. Mais il semble bien que les jouissances restent séparées, y compris dans les diverses sectes qui veulent les regrouper ou les juxtaposer dans un Autre de synthèse. Les différentes jouissances ne se reconnaissent pas et se séparent. On ne cesse de s'interroger sur la distribution toujours inégale de la jouissance et qui n'est pas chiffrable comme celle des inégalités économiques. J.-A. Miller précise également dans ce texte : « Quand l'Autre se rapproche un peu trop, de nouveaux fantasmes portent spécialement sur le surcroît de jouissance de l'Autre »¹¹. Il y a donc, d'un côté, au-delà du narcissisme des petites différences, une haine de la jouissance autre lorsqu'elle s'approche de trop près. Mais il ne s'agit pas d'une distance métrique. Le sujet qui s'approche de la jouissance Autre la retrouve en lui, séparée de lui comme sujet. C'est ce qui fait le caractère insoluble de la question du rapport du sujet et de sa jouissance. J.-A. Miller le formulait de la façon suivante : « Si le problème a des allures d'insoluble, c'est que l'Autre est Autre à l'intérieur de moi. *La racine du racisme, c'est la haine de sa propre jouissance*. [...] L'Autre est à l'intérieur de moi en position d'extimité ; c'est aussi bien ma haine propre. »¹² Cette logique de cette jouissance non négative, accrochée à l'objet partiel, au-delà de la question phallique, a permis à Lacan de faire une torsion sur la psychologie des foules freudienne, articulée au père. Lacan va formuler le lien social à partir de cet impossible rejet d'une première jouissance. La jouissance mauvaise en jeu dans le discours raciste est méconnaissance de cette logique. Le crime fondateur pour Lacan n'est pas le meurtre du père, mais la volonté de meurtre de celui qui incarne la jouissance que je rejette. Lacan est en cela plus proche de Bataille que de Freud. Pour Bataille, le meurtre primordial qui fait société n'est pas celui du père, mais celui d'une femme. Ce qui fait que, dans les rêves de Bataille, il y avait ces communautés secrètes rêvant de passer à l'acte. Et nous avons vu qu'il y a en effet des communautés – comme le meurtre de Sharon

¹¹ Miller, J.-A., « Les causes obscures du racisme », *op. cit.*, p. 149.

¹² *Ibid.*

Tate aux alentours de 1970 l'a montré – au sein desquelles le passage à l'acte peut très bien venir à l'idée d'un certain nombre de cerveaux égarés.

Mais alors dans cette opposition entre jouissance phallique et son au-delà, son Autre, comment situer la question *trans* ? Est-ce une jouissance supplémentaire, aux deux côtés de la sexuation homme/femme ? Est-ce une troisième sexuation ? Nous pouvons nous poser cette question à partir d'une œuvre de fiction, une série télévisée des ex-frères Wachowski. Ceux-ci ont eu un grand succès tant populaire qu'auprès d'intellectuels avec leurs films *Matrix*. Mais, de cette étrange fiction qui a fait tant parler, aucun commentateur de l'époque n'avait prévu que le résultat du *processus Matrix* était d'amorcer le processus de transformation *trans*, que les deux frères ont entrepris au même moment, d'homme vers femme. Et les frères Wachowski sont devenus les sœurs Wachowski. Ils ont ensuite produit et réalisé une remarquable série télévisée qui donne une nouvelle forme à *Matrix*. Gérard Wajcman en fait une présentation très claire dans son récent livre sur les séries : « Un exemple frappant, quasi paradigmatique, en est *Sense 8*, la belle série de Lana et Lilly Wachowski, [...] huit personnes disséminées aux quatre coins du monde, a priori sans aucun rapport entre elles, se retrouvent par une mystérieuse connexion, reliées les unes aux autres, chacun avec tous, tous avec chacun, mutualisant à tout instant, leurs connaissances, leurs pouvoirs, au point de se retrouver instantanément, magiquement, ensemble, exactement là où il faut quand il faut, que ce soit par besoin, par désir ou par amour »¹³. Donc, la *Matrix* d'antan est devenue un organe supplémentaire qui relie ces huit personnes, qui permettrait une transparence et une adéquation parfaite au partenaire-symptôme, une absence de limitations, un lien réel, bien au-delà de la télépathie, car il ne s'agit pas de signifiant, mais de jouissance. Cet organe supplémentaire est le fondement de l'espoir *trans*. Ce qui fait que dans les témoignages récents que nous avons sur ces expériences de transformation – les témoignages de transsexuels sont maintenant un genre littéraire et ils portent la trace de la singularité de l'expérience –, l'idée fondamentale est que le processus *trans* n'est pas simplement de passer d'homme à femme ou de femme à homme, mais un processus continu, sans fin. Plus que de rejoindre une identité, c'est précisément l'identité en tant qu'elle doit être ou qu'elle reste inatteignable. Lacan notait dans son Séminaire ... *Ou pire* que ce qui définit la position *trans*, c'est de prendre l'organe pour le signifiant, et donc de toucher à l'organe. Nous pourrions dire que l'œuvre *trans* se voue à faire exister l'organe qu'il faudrait pour faire de la jouissance un objet de discours. Cet organe qui veut être inventé par la jouissance *trans* ouvre la voie aux diverses modalités au travers desquelles l'au-delà du phallus s'incarne, se réalise.

¹³ Wajcman, G., *Les séries, le monde, la crise, les femmes*, Paris, Verdier, 2018, p. 29.

dans les différentes communautés de jouissance qui traversent la civilisation. Les voies de ces diverses modalités ont été présentées lors de la conférence d'ouverture de la semaine, lorsque Jean-Louis Gault passait précisément de la problématique du phallus à sa généralisation dans ce que Lacan appelait des semblants. Le semblant, comme catégorie, déplace, généralise, subvertit le phallus freudien. Là où Freud ne discernait que libido et faisait du phallus l'organe qui lui convient, Lacan fait au contraire, dans ce tournant des années 1970, de la jouissance phallique un obstacle. Jean-Louis Gault avait cité ces phrases que je reprends : « Le phallus, c'est l'objection de conscience faite par un des deux êtres sexués aux services à rendre à l'autre »¹⁴ ; « La jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est la jouissance de l'organe »¹⁵. Lacan jouera beaucoup sur cette harmonique allant jusqu'à dire que ce qui embarrasse le plus un homme, c'est le corps d'une femme, puisqu'il ne peut en jouir. À cet autoérotisme de l'organe s'oppose une autre jouissance, celle qui est liée au langage, et donc aux semblants. Elle n'est pas complémentaire de la jouissance phallique, elle lui est supplémentaire. Cette jouissance du corps, au-delà du phallus, est paradoxalement celle qui s'articule le plus au langage, par le semblant. Dans le premier enseignement de Lacan, le phallus freudien est situé comme *le signifiant qui vient nommer la libido*. Ce qui était important pour Lacan à l'époque, c'était d'extraire les psychanalystes du naturalisme dans lequel ils étaient englués, à savoir l'idée que la libido, c'était une énergie vitale. Et dire que cela s'écrit comme cela et que cela s'accompagne d'une logique particulière, c'était le premier point. C'est en cela qu'a consisté la force de dire que le phallus est un signifiant. C'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifiés, c'est-à-dire les effets de signifiés du sens sexuel. C'est logique et c'est distribué par un opérateur : le phallus. Nous pouvons nous extraire par là des mirages d'une économie vitale qui serait déjà là. Mais, alors qu'il disait ça du phallus, à partir du Séminaire XVIII, Lacan fait du semblant « le signifiant lui-même en tant que pris dans les discours »¹⁶, et du discours un « appareillage de semblants »¹⁷. Ce qui permet de faire du semblant une généralisation plus puissante que la question du phallus – plus puissante puisque le semblant peut régler à la fois la jouissance phallique et l'au-delà de la jouissance phallique. Jean-Louis Gault notait bien, dans son texte, l'usage que fait Lacan de cette catégorie du semblant pour remettre sur leurs pieds les observations de Roland Barthes. Celui-ci s'était

¹⁴ J. Lacan, *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 13.

¹⁵ *Ibid.*, p. 15.

¹⁶ J. Lacan, *Le séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 108.

¹⁷ *Ibid.*

enchanté du ritualisme japonais dans tous les aspects de la vie sociale dans son livre *L'empire des signes*, paru en 1970. Lacan évoque en effet dans son Séminaire, l'année d'après, le livre de Barthes en prenant ses distances avec l'euphorie qui avait saisi ce dernier. Il le dit très délicatement : « ce sentiment enivré que de toutes ces manières le sujet japonais ne fait enveloppe à rien. L'empire des signes, intitule-t-il son essai, voulant dire : empire des semblants »¹⁸. En général, on omet de mentionner cette remarque, que Jean-Louis Gault n'a pas omise. En effet, Lacan constatait que le sujet japonais, lui, ne s'en trouve pas très euphorisé. « Le japonais, m'a-t-on dit, la trouve mauvaise ». Mais attention, Lacan dit le japonais, il ne dit pas la japonaise. Et on trouve là, sans doute, l'écart et la particularité de l'érotisme japonais, dont le film intitulé en français *L'empire des sens*⁵ – le titre en japonais *Ai no korīda* veut dire « corrida de l'amour » –, de Nagisa Ōshima, témoignera très bien en 1976. C'est une corrida de l'amour dans laquelle en effet à la fin, le mâle meurt et on lui coupe la queue. Si l'érotisme de N. Ōshima passe à la limite, néanmoins estampes érotiques et mangas témoignent bien du goût japonais pour le bondage et les pratiques sadomasochiste dans leur généralité – sans compter ce dont porte témoignage l'œuvre de Yukio Mishima : beauté, homosexualité. Donc d'un côté, l'empire des semblants et de l'autre l'empire des liens. Nous en prenons l'idée que la japonaise ne cesse d'échapper au japonais et de rester inatteignable malgré les liens dans lesquels il voudrait la fixer.

Une conséquence fondamentale de la distinction des deux jouissances au-delà de la libido phallique fait que, comme le dit J.-A. Miller, au niveau du couple, le rapport qui ne peut pas s'établir, le rapport sexuel qui ne peut pas s'écrire, se fait au niveau de la jouissance. Au niveau du rapport inconscient à la jouissance, il y a sexualité. Et ça fait deux modes de jouissance. C'est là que vient la nécessité de la théorie du partenaire-symptôme de jouissance. La publication récente du petit livre intitulé *L'os d'une cure* vient à point nommé pour situer le mode propre d'illimitation que comporte cet jointement des deux jouissances. Ne pouvant se fonder au niveau sexuel sur un rapport signifiant, le couple se fonde sur une relation au niveau de la jouissance. Mais l'articulation de jouissance au corps se fait de façon chaque fois particulière, ce qui permet de distinguer la jouissance du corps et la jouissance en tant que hors corps. Le hors-corps de la jouissance a une topologie particulière selon les sexes. Pour les deux sexes, la jouissance se produit dans le corps de l'un par le moyen du corps de l'autre. Il faut bien voir que dans la conception de Lacan, cette jouissance est toujours à la fois autoérotique et alloérotique, comme le souligne J.-A. Miller, car elle inclut l'autre. Il n'y a pas le même

¹⁸ *Ibid.*

régime de production côté homme et côté femme. Côté homme, la jouissance phallique, autoérotique, se produit hors corps, sur le point d'exception phallique, exception sur le corps de l'homme. De l'autre côté, la localisation distincte de la jouissance féminine se représente en fonction du *pas-tout*. Le lieu de la jouissance n'est pas le point d'exception du corps, il se produit dans le corps féminin à ceci près que ce dernier ne fait pas unité, ne fait pas un tout. C'est la délocalisation de la jouissance féminine, dont les manifestations sont multiples. C'est manifeste que dans la jouissance le corps féminin lui-même est *autrifié*, comme le dit J.-A. Miller. Lacan l'explique en disant que la femme est Autre pour elle-même. Il n'y a pas seulement la dissymétrie de la production de la jouissance dans le corps comme distincte de celle de l'organe, il y a également le rôle différencié de la demande d'amour, de la parole d'amour, voire de la lettre d'amour – il faudrait distinguer ces registres. Cette demande d'amour du côté féminin est sans équivalent dans le rôle qu'elle a côté masculin, elle comporte en elle-même un caractère absolu. Si Lacan a pu dire dans *Encore* que ce qui supplée au rapport sexuel, c'est l'amour – sur lequel les femmes mettent l'accent et auquel elles ont un accès privilégié –, ce n'est pas pour autant une recette d'accès au bonheur : « La demande d'amour dans son caractère potentiellement infini revient sur le parlêtre féminin sous les espèces du ravage »¹⁹. Le ravage, c'est l'autre face de l'amour. Le ravage est le retour de la demande d'amour, côté féminin, ce qui le distingue du symptôme côté masculin – symptôme clinique, localisé, élémentaire, comptable, classable. La conséquence, c'est que dans la relation de couple, J.-A. Miller est très précis sur ce point : « La femme est donc poussée à se fétichiser, à se symptomatiser ou se voiler, se masquer, accentuer ses semblants. »²⁰ Et là, l'orient et l'occident – dans les choix de l'utilisation du voile dans l'orient, et l'utilisation au contraire du dévoilement en occident, mais avec une accentuation de tous les fétichismes – sont deux voies qui aboutissent au même point : à l'accentuation des semblants. La conséquence suivante est que de cette jouissance-là, les femmes ne savent pas très bien quoi en dire. Une seconde conséquence est qu'un homme en sait beaucoup plus sur sa propre jouissance que ne le sait une femme sur la sienne. C'est ce qu'on appelle la perversion masculine.

Donc, la place des hommes dans la cité des femmes est celle d'avoir à déchiffrer l'énigme qui se pose à celles et ceux qui aiment la jouissance des femmes dans leur altérité radicale et leur semblant au-delà du phallus.

¹⁹ Miller J.-A., *L'os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 83.

²⁰ *Ibid.*

Et en effet, c'est bien pour ce point qu'il ne s'agit pas de « se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait de femme, pour le garçon, qu'il y ait des hommes pour la fille »²¹. La traversée des identifications phalliques ne veut rien dire d'autre et c'est celle qui nous rendra un monde vivable.

Discussion

Merci beaucoup pour cette conférence qui rejoint les points que nous avons abordés dans les deux séquences de ce matin. En écoutant la manière dont vous avez déployé le point vif, à savoir l'énigme que comporte tant la jouissance féminine que la féminité en tant que tel pour la femme, énigme dans son rapport à l'homme, j'ai beaucoup aimé le parallèle que vous faites entre voile et dévoilement comme étant tous les deux des jeux du côté des semblants, comme étant tous les deux la même chose.

Deux modalités de jouer avec cela.

C'est très intéressant de voir comment on attrape la dimension des semblants à partir du discours, de ce qui fait culture, ici du côté du voile ou du dévoilement. Il y a ensuite toute la dimension que vous avez abordée de séparation radicale entre les hommes et les femmes, du côté de la jouissance, mais aussi du côté de la demande d'amour. En reprenant ce qu'a développé J.-A. Miller dans *L'os d'une cure*, à savoir que la jouissance ne fait pas couple mais plutôt isole les partenaires, et que ce qui fait lien est la dimension de la parole avec la demande d'amour du côté féminin, vous évoquiez que l'envers de cette demande d'amour, côté femme toujours, peut faire retour sur le versant du ravage.

Que ce soit la place des hommes dans la cité des femmes, ou le corps des femmes dans la cité des hommes, pour reprendre la séquence de ce matin, on bute toujours sur la même difficulté dans le rapport sexuel, soit comment faire avec d'un côté le corps des femmes et de l'autre l'homme qui ne peut en jouir. Cela ne se logifie pas et les reproches sont alors portés contre les femmes.

²¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *op. cit.*, p. 34.

Tout à fait. Lacan aborde la question avec tact, puisque c'est au moyen de l'homme que les femmes deviennent autres à elles-mêmes. Cela permet – et c'est cela la subtilité du montage lacanien – de dire à la fois qu'il n'y a pas d'inscription du rapport sexuel et à la fois que cette non inscription du rapport sexuel permet que la rencontre se fasse au niveau de la jouissance. Mais ce sont des jouissances montées en chicane et non des jouissances complémentaires – c'est l'envers du mythe aristotélicien. Il y a une chicane particulière qui fait que la jouissance de l'un, du corps de la femme, l'amène à devenir autre à elle-même et que celle de l'homme, qui jouit de son organe, lui permet d'attraper quelque chose de se faire instrument de la jouissance féminine. Ces différents montages permettent, bien que ce lien ne puisse s'inscrire, une rencontre dans l'expérience de cette chicane.

Je vous remercie pour votre conférence. Je n'avais pas perçu comme cela la figure du trans, mais, en effet, il est logique qu'à partir du moment où un sujet se définit comme trans, il infinitise le point qu'il vise, mais qu'il ne rejoint pas.

C'est l'invention. L'expérience trans, c'est inventer l'organe qui rendrait compte de celui qu'il faudrait au corps et qui se permettrait de se débarrasser de l'obstacle phallique. Lacan le dit très bien : le phallus est ce qui fait obstacle à ce qu'on jouisse du corps de l'autre. Eh bien parfait, coupons-le et inventons ensuite l'organe qu'il faudrait. C'est un processus absolument fantastique qui met en jeu tous les savoirs de la science – tout ce qu'on sait faire avec les hormones, la chirurgie plastique – pour une invention de savoir. C'est un processus sans fin, car l'organe qu'il faudrait ne se rencontre pas ; alors, il faut continuer à inventer.

En suivant les derniers développements de votre conférence, comment pourrions-nous situer la fonction du symptôme dans la question des rencontres possibles des jouissances. Autrement dit, pourquoi Lacan fait du symptôme un élément qui permet cela ?

Dans le temps qui m'était imparti, je n'ai pas voulu toucher à ce point, mais en effet c'est décisif. Freud fait du symptôme hystérique de Dora une identification à quelque chose de localisé, de précis, qui se prélève sur le père. Pour rappel, son père a une aphonie qui est liée au fait qu'étant donnée son impuissance avec madame K, il a recours au cunnilingus de façon

fréquentes. Cela se traduit ensuite par l'aphonie. C'est le secret de la jouissance du père. Dora le prélève et elle devient aphone. Donc, c'est localisé, cela se prélève côté homme et a un rapport avec les embarras phalliques.

Tandis que la femme en tant que sinthome de l'au-delà phallique, c'est une jouissance qui a un rapport avec l'autre illimité, le fait que ça jouit dans le corps de façon non localisable, avec orgasme à répétition, avec ondes diverses, etc.

Lacan au contraire note cette délocalisation et il dit : une femme devient le symptôme d'un autre corps, du corps d'un homme ou d'une femme, dans l'homosexualité féminine – mais devenir le symptôme d'un autre corps dans cette illimitation.

Du côté homme, nous avons le caractère localisé, mais aussi classable. Il y a toujours eu des systèmes de classification des symptômes et la femme comme symptôme d'un autre corps échappe à ces classifications par un principe d'illimitation. C'est pour cela que l'effort de Lacan d'inventer une forme qui ne soit pas le symptôme hystérique freudien, mais le sinthome, articulé à la structure du langage par son appareil de semblants, et non simplement à son régime phallique. Le sinthome conduit à une généralisation du symptôme qui permet d'inclure l'illimitation du symptôme psychotique, les questions de la jouissance du symptôme pervers, etc. C'est une généralisation plus puissante qui permet de se défaire des adhérences que donnaient les limitations du symptôme hystérique freudien.

Nous pouvons prendre les questions de la salle :

J'étais sensible au fait que vous avez proposé toute votre réflexion sur la distinction entre la jouissance phallique et un au-delà de la jouissance phallique. Cela m'a paru vraiment décisif pour s'orienter.

Un mot sur les trans : le terme qui est utilisé pour les sujets qui sont dans ce processus, c'est celui de transition. Et le sujet dit et parle de cela : « Je suis en transition. » Cela prend un certain temps – on commence par les hormones, puis il y a la chirurgie qui est très longue. Ils utilisent eux-mêmes le terme de transition.

Une question plus précise que je voulais vous poser concerne les différentes versions du symptôme féminin, ou des femmes comme symptômes, en fonction de certains moments de la civilisation, pour incarner cet au-delà de la jouissance phallique. Est-ce que vous avez des exemples qui vous sont venus à l'esprit quand vous évoquiez ces différentes versions qu'on doit

rencontrer nécessairement dans la civilisation, quelle qu'elle soit, suivant les époques et sa réalisation actuelle à la surface du globe ?

Il y a actuellement toute une réflexion fondamentale sur la place de la femme dans l'espace civilisationnel de l'islam et dans les civilisations occidentales – et il faudrait faire des distinctions entre l'Europe et les USA. Il y a toute une élaboration dont les travaux de Mohammed Ennaji témoignent. D'autres auteurs cherchent à voir comment se met au point la place des femmes, c'est-à-dire la femme comme symptôme des civilisations. Sur la place de la jouissance des hommes, il y a certes des réflexions à mener; mais c'est surtout comment se met au point le partenaire-jouissance dans chacune de nos civilisations. Les Japonais sont une référence particulière dont témoigne leur succès à travers le monde entier. Ils ont une emprise sur l'imaginaire érotique occidentale extraordinaire. Depuis le Cosplay, les mangas, les emojis, les petites Kitty, nous voyons comment ce monde a conquis tout un registre occidental. Et il dépend de la mise au point de la femme japonaise comme objet inattractable par cette érotique masculine très étrange.

L'année du japon a donné lieu en France à beaucoup de réflexions sur ce point qui en soulignaient la très grande originalité. La mise au point de la japonaise n'a rien à voir avec celle de la chinoise. En Chine, les embarras du discours amoureux se font dans un autre registre. Dans la pop sud-coréenne, il y a une mise au point unique du fantasme de la jeune fille; sur un régime de la lolita : succès mondial, collectivisation. La K-pop produit des phénomènes étranges de construction d'un symptôme par une incarnation qui est un jeu avec la fétichisation des semblants. Mais ce jeu s'introduit parce que ce n'est pas la position femme comme symptôme. C'est l'effort de faire jouer la fétichisation des semblants tout en pouvant supporter la distance avec le fétiche. C'est la fabrication de ces stars que sont les jeunes filles de la pop Corréenne par des cabinets publicitaires avec une énorme industrie dans laquelle joue tous ce qu'on peut trouver comme communiquant, comme chirurgie plastique, etc. C'est de la même importance que le phénomène trans. Mais ce qui va définir la position féminine dans cette industrialisation de la fétichisation, c'est que la femme coréenne va jouer avec cela.

Quelqu'un a témoigné cette semaine dans un tout petit texte que cette mise au point de la japonaise entraîne une difficulté pour les hommes à approcher les femmes. On crée alors des lieux pour expliquer aux garçons comment il faut faire avec les femmes, car ils ne peuvent plus

les approcher, ils ne peuvent plus les appréhender. Il me semble que c'est lié à une misère relationnelle dans la jeunesse japonaise.

C'est précisément la perspective que je voudrais refuser, celle de la misère sexuelle. Plutôt que cette perspective, je préférerais attraper comment, dans chaque civilisation, il y a un point d'inatteignable. Ce que je n'aime pas trop dans l'idée de misère sexuelle, c'est que, comme autrefois quand on disait « les pays sous-développés », cela contient l'illusion qu'il y a des endroits où il n'y a pas de développement en matière sexuelle. Or, tout le monde s'embrouille avec les choses du sexe et partout il y a des façons d'atteindre et de construire le partenaire-symptôme.

Par ailleurs, il faut distinguer cela au niveau de l'égalité du droit. En effet, celle-ci n'est pas partout pareille. Il y a des endroits où il y a cette égalité, et d'autres où elle n'existe pas. Par exemple, sur la question de l'excision, il y a quelque chose à essayer de faire, mais dans le registre du droit. Je n'ai pas et j'aurais pu développer la question précisément de la façon dont les civilisations africaines mettent au point la femme. Il y a un procédé en court-circuit qui est l'excision et dans lesquels, pour s'assurer que la jouissance soit autre, il faut couper dans ce qui a l'air de ressembler à une petite queue. On voit les dégâts que cela peut faire sur les femmes qui, quand elles peuvent prendre la parole, essaient de lutter sur ce point. Ne pas l'aborder en termes de misère permet de saisir la construction du partenaire-symptôme de ces civilisations, chacune dans leur diversité, sans avoir l'idée que certaines sont plus malignes que d'autres.

Si on lit les différentes civilisations, à partir de la femme comme symptôme, ce qui était saisissant c'est que ça tourne autour de cette affaire sexuelle, il y a quelque chose qui ne peut pas se réguler de façon structurale côté féminin, quelque chose de cette jouissance illimitée qui déborde. Dans ce qu'a développé M. Ennaji, il a mis en avant, au moment de l'avènement de l'islam, toutes les femmes du prophète comme contestataires et a fait valoir que c'était un mode d'emploi pour les hommes au détriment des femmes. J'avais fait le parallèle avec le livre de Balzac *La physiologie du mariage* qui était un traité pour les maris de comment y faire avec leurs épouses. On a vraiment le sentiment que beaucoup de discours sont construits autour de cette inatteignable. Comme on ne peut pas l'atteindre, on va le brider dans une espèce de prêt-à-penser pour qu'elle reste bien à sa place. Cela donne l'illusion de pouvoir l'attraper par un discours qui la cadenasse.

La physiologie du mariage de Balzac est vraiment sa tentative de restaurer l'ordre du Nom-du-Père après la révolution. Il y aura ensuite toutes les comédies du vaudeville qui montrent que, quel que soit le mariage, ça nous échappe par tous les bouts.